

# Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante

Jean-Stéphane Duran Froix

► **To cite this version:**

Jean-Stéphane Duran Froix. Le football : le loisir par excellence des Espagnols sous le franquisme (1939 – début des années soixante. Les Travaux du CREC en ligne, CREC / Univ. de Paris 3 Sorbonne Nouvelle, 2006, pp.40-65. halshs-00476521

**HAL Id: halshs-00476521**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00476521>**

Submitted on 6 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **LE FOOTBALL : LE LOISIR PAR EXCELLENCE DES ESPAGNOLS SOUS LE FRANQUISME (1939 – début des années soixante)**

Jean-Stéphane DURAN FROIX,  
CREC

Si la popularidad del fútbol no deja de afianzarse entre los españoles, a partir de 1939, no se convierte verdaderamente en ocio de masas, hasta finales de los años cincuenta y principios de los sesenta. Sin embargo, los tipos de práctica al que da lugar y el tiempo que se le consagra separa la élite del resto de la sociedad. No por ello deja de ser el ocio de los españoles por excelencia, hasta el punto de desbancar entonces a los toros de su puesto de primer espectáculo nacional. Gracias a esta inmensa popularidad, el fútbol, contrariamente a lo que ciertos autores han avanzado, nunca llegó a ser realmente manipulado por el régimen. Lo que no quiere decir que algunos dirigentes, en algunos momentos, no lo intentasen.

The popularity of soccer steadily grew in Spanish society since 1939, but it is not until the end of the 50s and the beginning of the 60s when it really became a passtime of the mass. Although the time spent to it and the kinds of practice it generated differed greatly between the elite and the rest of the society, it still became the favourite passtime of the Spanish people by excellence. It even took away the position of bullfights as the main national entertainment. Thanks to its immense popularity, and contrary to what other authors have implied, it was never really manipulated by the Regime. This does not mean that certain leaders, at certain times, did not try to do it.

A partir de 1939, la popularité du football n'a cessé de croître en Espagne, au point de devenir, au cours des années soixante, une véritable «drogue sociale<sup>1</sup>», pour les uns,

---

<sup>1</sup> Expression utilisée par le premier ministre socialiste de la Culture du post-franquisme, Javier Solana.

la plus importante manifestation de la «culture d'évasion<sup>2</sup>», pour les autres. Tendancieuses ou pas, ces deux interprétations n'expliquent pas comment s'est bâti le succès de cette activité, ni l'ampleur qu'elle a prise dans la vie du pays. Au niveau quantitatif, par exemple, on estime qu'en 1950, année de la Coupe du Monde au Brésil, la moitié de la population espagnole s'intéressait, déjà, au football<sup>3</sup>. Sur un plan qualitatif, l'univers du ballon est tout aussi conséquent. Il s'inscrit autant dans la pratique culturelle, que dans les domaines social et politique.

Cette versatilité, jointe au fait que le football n'a été appréhendé, pendant des décennies et jusqu'à très récemment, que comme un instrument de contrôle, voire d'oppression franquiste, explique pourquoi cette activité apparaît rarement définie comme «loisir» par les spécialistes de cette époque, de Julián García Candau<sup>4</sup> à José María Cegigal<sup>5</sup>, en passant par Luis Dávila<sup>6</sup>, Alex J. Botines<sup>7</sup>, et Francisco Cerecedo<sup>8</sup>. En adoptant une telle interprétation, ces auteurs reflètent également la perception que la société espagnole a, dans son ensemble, d'une activité dont la nature et le rôle (tant collectivement que dans la vie de l'individu) ne correspondent – il est vrai – que très imparfaitement aux sens que le *Diccionario de la Real Academia Española* donne du terme «ocio». Il faut attendre les années quatre-vingt pour que la vision réductrice que l'on avait jusque-là de ce phénomène, soit progressivement corrigée, d'abord par Luis García San Miguel, puis par Ángel Zaragoza, qui comptent parmi les premiers à classer le ballon rond dans la catégorie des activités caractérisant « el comportamiento ocioso de los españoles »<sup>9</sup>, indépendamment de toute considération de type politique ou historique<sup>10</sup>.

Le football sous la dictature franquiste mérite d'autant plus d'être traité, à nos yeux, en tant que «loisir», que c'est justement dans les années cinquante et soixante qu'il acquiert la diversité formelle et structurelle qui le caractérise encore de nos jours. C'est alors, notamment, qu'il passe du stade de jeu et de sport populaire à celui de pratique, de sport, de divertissement et surtout de spectacle de masse (ce dernier terme doit être

---

<sup>2</sup> Concept forgé par les historiens Raymond Carr et Juan Pablo Fusi, in Raymond CARR et Juan Pablo FUSI, *Spain: Dictatorship to democracy*, Oxford, Oxford University Press, 1980, p. 118.

<sup>3</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo*, Madrid, Alianza, 1987, p. 86.

<sup>4</sup> Julián GARCÍA CANDAU, *El fútbol sin ley*, Madrid, Penthalón, 1980.

<sup>5</sup> José María CEGIGAL, *El deporte en la sociedad actual*, Madrid, Prensa Española, 1975.

<sup>6</sup> Pseudonyme utilisé à l'occasion par Manuel Vázquez Montalbán, in Luis DÁVILA, *Deporte y política*, Barcelona, Andorra, 1972.

<sup>7</sup> Alex J. BOTINES, *La gran estafa del fútbol español*, Barcelona, Amaika, 1975.

<sup>8</sup> Francisco CERECEDO, « Sociología insolente del fútbol español », in *Posible*, Madrid, n° 3 (15-XII-1974).

<sup>9</sup> Ángel ZARAGOZA, « El ocio en España », *Sistema*, Madrid, n° 89 (mars 1989), p. 16.

<sup>10</sup> La portée de ce dernier terme étant bien entendu limitée au cadre chronologique de leur domaine de recherche, à savoir la société espagnole contemporaine.

compris à l'échelle de l'Espagne des années soixante, c'est-à-dire au tout début de l'ère «télévisuelle»). Or, cet épanouissement commence à s'opérer dans la société culturellement corsetée et politiquement brimée de la période « noire » et « bleue » du franquisme (ce qui ne doit pas laisser présumer que les suivantes furent forcément plus « roses ») et, n'en déplaise à certains auteurs, non pas à l'initiative du régime, qui avait alors d'autres questions plus urgentes à régler, mais, très significativement, à la demande pressante de la population : « [d]espués de la conclusión de la guerra civil, hubo una enorme demanda popular para que se iniciaran de nuevo las competiciones de Liga y la Copa »<sup>11</sup>, précise Duncan Shaw. Cette phase d'expansion se poursuivit, avec peu d'altérations, pratiquement jusqu'à la fin des années soixante. Evaristo Acevedo constate même « una paulatina «desfutbolización », à partir de 1967, qu'il attribue très significativement à « la apertura informativa de la Ley de Prensa »<sup>12</sup>, promulguée un an auparavant. Il semble cependant plus réaliste d'imputer ce retournement de situation à la généralisation du nouveau mode de pratiquer ce loisir : le visionnage des matchs à la télévision<sup>13</sup> dont la capacité à soustraire les individus, notamment les plus nombreux et défavorisés d'entre eux, des espaces publics, y compris des stades, lors des grandes rencontres, est une véritable aubaine pour un régime qui doit alors affronter la plus importante contestation ouvrière de son histoire<sup>14</sup>. C'est ce que les spécialistes ont appelé « el potencial del fútbol como somnífero político »<sup>15</sup>.

Mais, pour lors, le football s'était déjà imposé comme le seul loisir véritablement collectif et avait même acquis un certain caractère totalitaire, si l'on mesure sa présence dans l'espace public récréatif et dans le temps consacré à l'oisiveté par l'immense majorité des Espagnols. Sinon, quelle autre activité culturelle (ou pas, d'ailleurs) disposa dans toutes les agglomérations de quelque importance, de lieux permettant à des milliers d'individus de l'admirer, de la soutenir, voire de s'identifier à ses acteurs, semaine après semaine ? Quelle autre pratique a, autant et si régulièrement, fait lire la population espagnole et alimenté ses pensées et ses discussions ?

Tout cela doit-il être mis sur le seul compte de la dictature, aussi longue soit-elle ?

### **Le loisir des puissants comme des faibles**

---

<sup>11</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...* p. 102.

<sup>12</sup> Evaristo ACEVEDO, *Carta a los celtíberos esposados*, Madrid, Magisterio Español, 1969, p. 190.

<sup>13</sup> Si la télévision fit son apparition en Espagne, en 1956, la transmission régulière des matchs de football ne débuta qu'à partir de 1961.

<sup>14</sup> Rien qu'en 1962, « el año de las huertas », le nombre de grévistes dépassa les 200 000 pour l'ensemble du pays.

<sup>15</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 118.

Dans son livre sur les classes sociales en Espagne, le professeur Luis García San Miguel<sup>16</sup> ne mentionne explicitement le football que dans le cadre des loisirs pratiqués par les couches populaires. Alors que « practicar deporte, ver cine y televisión »<sup>17</sup> constituent, selon lui, les activités auxquelles s'adonnent les classes privilégiées, pendant leur temps libre. À la lecture des termes employés par ce spécialiste pour caractériser les distractions et les divertissements préférés des uns et des autres, à la fin de la période franquiste<sup>18</sup>, on est en droit de se demander s'il existe vraiment une opposition entre les deux, voire s'il y a de grandes différences entre la façon que chacun a globalement d'occuper son temps libre, tant l'expression utilisée pour préciser les occupations auxquelles se livrent, dans ce domaine, la moyenne et la haute bourgeoisie, semble surtout euphémique et destinée à masquer, en réalité, un égal engouement pour le football que la plupart des intellectuels ont du mal à reconnaître, pour des raisons scientifiques, d'abord (il est effectivement difficile d'évaluer la proportion de membres de classes aisées, ou du reste de la population, qui regardent les matchs à la télévision, dans les années soixante et soixante-dix et la fréquence avec laquelle ils s'adonnent à cette activité), en raison, ensuite, d'une certaine rigidité d'esprit qui veut qu'un phénomène de masse ne puisse concerner, encore moins intéresser les couches supérieures de la société. Or, dans le cas présent, c'est exactement le contraire qui se produit. Ce qui ne veut pas dire que l'engouement pour le football estompe les clivages sociaux. Ceux-ci se manifestent, tout simplement, au niveau des pratiques, de la place et du temps qui lui sont accordés, par rapport à d'autres loisirs éventuels, et surtout par rapport à la part de revenu investi dans une telle distraction. Mais, même au sommet de l'État, le football occupait au moins une partie du temps libre, aussi bien du *caudillo* que du reste de l'élite.

Si, de Luis de Galisonga<sup>19</sup> à Bartolomé Bennassar, en passant par Luis Suárez Fernández et par Juan Pablo Fusí, aucun des biographes de Franco ne fait référence au moindre intérêt du Généralissime pour le football, pendant sa jeunesse et ses années d'ascension militaire, en revanche, Juan Pablo Fusí, entre autres, mentionne le goût grandissant du dictateur pour le ballon rond, une fois bien installé au palais du Pardo : « [l]e gustaba el cine, [...] la televisión, el fútbol — en 1967, ganó casi un millón de pesetas al acertar un pleno en las quinielas, que rellenaba habitualmente »<sup>20</sup>. Il apparaît,

---

<sup>16</sup> Luis GARCÍA SAN MIGUEL, *Las clases sociales en la España actual*, Madrid, C.I.S., 1980.

<sup>17</sup> Extraits cités par Ángel ZARAGOZA, in « El ocio en España... », p. 16.

<sup>18</sup> Publiée en 1980, l'analyse de Luis García San Miguel, sur des données démographiques et sociologiques, date des années 70.

<sup>19</sup> Auteur, en 1956, de la première biographie sur le *caudillo*, surtout connue pour le titre sous lequel, elle parut : *Centinelas de Occidente*.

<sup>20</sup> Juan Pablo FUSÍ, *Franco*, Madrid, Ediciones El País, 1985, p. 69.

également, dans cette brève allusion à la vie privée du dictateur, que Franco lui-même considérait le football, aussi et surtout, comme un loisir, en dépit de l'usage politique que lui et son régime aient pu en faire par ailleurs. Son penchant connu pour le *Real Madrid* n'obéissait pas qu'à sa simple vision centralisatrice de l'Etat : « Del general Franco cuentan que no perdía un solo encuentro transmitido por televisión, si en él participaba el Real Madrid », rapporte Julián García Candau<sup>21</sup>. Il n'était pas non plus rare qu'il assistât, en personne, aux matchs internationaux que disputait son équipe favorite.

Parallèlement à son engouement croissant pour le football, le *caudillo* délaisse d'autres types de *hobbies* pour lesquels il avait, jusque-là, manifesté un grand intérêt. On ne le voit plus, par exemple, s'adonner, comme autrefois, à l'écriture, alors qu'il semblait cultiver un certain goût pour la littérature. Il avait, en 1922, rédigé une première œuvre, *Marruecos. Diario de una bandera*, martiale dans l'esprit et spartiate dans le style, et s'était même lancé, dix-huit ans plus tard, avec *Raza*, dans un genre plus conventionnel, mais plus épique aussi, le roman<sup>22</sup>. Que ce changement d'activité soit dû, ou non, au football n'enlève rien au fait que, pratiquement tout au long du franquisme, celui-ci a été un des loisirs en vogue (avec la chasse et la pêche) au plus haut sommet de l'Etat, alors que la littérature en a été totalement éclipsée (elle y était particulièrement présente du temps de Don Manuel Azaña, par exemple). Franco n'est pas le seul membre de l'élite dirigeante à succomber à l'attrait du football, à moins de penser que les uns et les autres ont été victimes de leur propre politique de manipulation de l'opinion publique.

Ses plus proches collaborateurs et piliers du régime, les militaires, font également figure d'enthousiastes *aficionados*. Tout comme leur chef suprême, et plus souvent que lui, les généraux Agustín Muñoz Grandes, Camilo Alonso Vega et José Milán Astray sont d'assidus spectateurs des exploits et des défaites de l'équipe « meringue »<sup>23</sup>. Ce qui n'empêcha pas le cofondateur de la Légion de provoquer en duel, dans un de ces accès de rage qui le caractérisaient, le Président du club, Santiago Bernabeu<sup>24</sup>. Cet incident ne doit pas occulter le fait que beaucoup de responsables militaires, dont on connaît les préférences en matière de loisir, sont adeptes du football et, plus particulièrement, mais pas exclusivement, du Real Madrid. Cependant, dans tous les autres cas de liens avérés entre hauts gradés militaires et le football, la part de loisir est difficilement identifiable, voire inexistante au premier abord. On sait, par exemple, que

---

<sup>21</sup> Julián GARCÍA CANDAU, *El fútbol sin ley...*, p. 50.

<sup>22</sup> Fresque pseudo historico-militaire, largement inspirée de l'histoire de sa propre famille.

<sup>23</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 50.

<sup>24</sup> Celui-ci lui ayant demandé de quitter la tribune d'honneur, le général s'étant montré un peu trop entreprenant avec la femme d'un diplomate, invité personnellement par le Président du Real Madrid.

le « héros de l'Alcazar de Tolède », le général Moscardó, soutint avec ferveur, lors de son mandat de gouverneur militaire de la région de Catalogne, le F. C. Barcelone, dans ses démarches pour construire un immense stade<sup>25</sup>. Faut-il, pour autant, en déduire que ce passionné d'équitation et de ball-trap l'était devenu aussi du ballon rond et du Barça en particulier ? Ou plutôt qu'en appuyant le projet du club catalan, il justifiait la « folie des grandeurs » dans laquelle venait de se lancer le grand rival de l'équipe « *blaugrana* » et « equipo del régimen »<sup>26</sup>, le *Real Madrid* ? Par contre, il n'est pas du tout impossible que les militaires qui furent affectés à la tête de certains clubs, à l'issue de la guerre civile, ne le furent pas en fonction de leur affinité sportive et préférence personnelle, ou ne développèrent pas, au contact de leurs nouvelles responsabilités, un certain engouement pour le football et pour leur équipe en particulier. Cela semble avoir été le cas de deux lieutenants-colonels de l'armée de l'air, Luis Navarro Garnica et Manuel Gallego Suárez Somonte, qui prirent en charge, successivement, les destinées de l'ancien Atlético de Madrid, rebaptisé d'octobre 1939 à avril 1946, Atlético Aviación<sup>27</sup>, si l'on en juge par les efforts qu'ils déployèrent pour obtenir la « generosa subvención del ministro general Yagüe, [...] el uso ilimitado de vehículos y gasolina, y el derecho de elegir a cualquier jugador que sirviese en El Ejército del Aire »<sup>28</sup> et les résultats sportifs qu'ils en retirèrent, à savoir, les titres de champions de Ligue, en 1940 et en 1941. L'engouement ainsi manifesté pour le football en général et, plus spécifiquement, pour une équipe, ne fut cependant pas la règle. Elle ne le fut pas, en tout cas, pour le Valencia C. F. Le commandant qui présida ce club au lendemain de la guerre civile, Alfredo Giménez Buesa, s'employa surtout à lui faire payer son républicanisme passé, en le privant de quelques uns de ses meilleurs joueurs et d'une bonne partie de son savoir-faire. Si elle ne fut pas officiellement imposée, l'inclusion, à cette même époque, du colonel Manuel Bravo Morena dans le Directoire du Barça, n'en constituait pas moins un acte de soumission à la caste victorieuse<sup>29</sup>. D'une façon ou d'une autre, il apparaît clairement que, dès le début, le football ne laissait pas indifférente l'élite militaire du régime.

Le ballon rond ne jouissait cependant pas encore du même succès dans tous les autres cercles du pouvoir franquiste. Il faut, par exemple, attendre la fin des années cinquante pour voir des ministres civils devenir, en dehors de toute obligation officielle,

---

<sup>25</sup> José Antonio DURÁN, « La apoteosis del fútbol cumple medio siglo », *El País Digital*, n° 268 (26-I-1997).

<sup>26</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 44.

<sup>27</sup> D'après les pages consacrées à l'histoire de cette équipe, in [www.clubatleticodemadrid.com](http://www.clubatleticodemadrid.com)

<sup>28</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 68.

<sup>29</sup> Elle s'effectua à la demande du président de la Comisión de Gestión de l'équipe catalane, Joan Solé lui-même, désigné à ce poste par le général Moscardó.

véritablement amateurs de ce loisir. Et encore, chez certains, l'enthousiasme manifesté pour le football coïncide étonnamment avec leur politique ministérielle. C'est le cas pour les ministres des Affaires Étrangères, Fernando María Castiella et Gregorio López Bravo, *supporters* inconditionnels du club qui fut « un efectivo embajador del régimen »<sup>30</sup>, pour ne pas dire le seul à pouvoir améliorer l'image du franquisme à l'extérieur, le Real Madrid. Le très manipulateur ministre de l'Information et du Tourisme, Manuel Fraga Iribarne, compte également parmi ses plus illustres *aficionados*, ce qui est un peu plus suspect, étant donné les rapports ambigus<sup>31</sup> qu'il entretient avec le « sport roi ». En comparaison, l'engouement du ministre de l'Agriculture, Rafael Cavestany, du Secrétaire Général du Mouvement, José Solís Ruiz, de celui de l'Intérieur, Tomás Garicano Goñi — qui plus est, ancien militaire —, pour ce même club et de celui de la Santé, Enrique Sánchez de León, pour l'*Atlético de Madrid*, semble moins sujet à caution, à défaut d'être plus sincère<sup>32</sup>.

Sans donner toutefois pleinement raison à Ángel Zaragoza, il est vrai que les élites civiles et, avec elles, la bourgeoisie se démarquent, à cet égard, du reste de la société. Néanmoins, de nombreux indices concourent à démontrer la participation précoce et même enthousiaste de cette dernière au loisir collectif par excellence qu'est le football dans cette Espagne de la deuxième moitié du vingtième siècle, à commencer par les frais engagés pour la satisfaction d'une telle passion.

Un an avant la fin de la guerre civile, dans un pays ravagé par la misère autant que par les combats, paraît le nouvel hebdomadaire *Marca, Semanario gráfico de los Deportes*. Il est alors commercialisé au prix incroyable, compte tenu des circonstances, de quarante centimes<sup>33</sup> (à titre de comparaison, le quotidien *ABC* coûtait, à la même époque, quinze centimes). Plus surprenant encore, son plus direct et acharné concurrent, l'*As, Semanario de Deportes*, se vend, quelques temps plus tard, dix centimes plus cher, alors qu'avec la fin des hostilités et le début du conflit mondial, la situation économique a empiré. Or, non seulement ceux-ci ont réussi à prospérer avec le succès qu'on leur connaît, mais ils n'étaient pas les seuls titres de la presse sportive. En 1943, on ne compte pas moins de sept autres périodiques de ce genre (publications officielles

---

<sup>30</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 58.

<sup>31</sup> C'est en grande partie grâce à Fraga que le football a été qualifié de véritable « drogue sociale » à la fin des années 60.

<sup>32</sup> On pourrait également citer parmi ces dirigeants amateurs de football : Enrique de la Mata Gorostizaga, directeur général de la Sécurité Sociale et Juan José Rosón.

<sup>33</sup> Rappelons que pendant la guerre civile, le revenu moyen des salariés agricoles (pour ceux qui avaient encore du travail) a été estimé à sept pesetas mensuelles, in Manuel TUNÓN DE LARA et María del Carmen GARCÍA-NIETO, « La guerra civil », *Historia de España. La Crisis del Estado: Dictadura, República, Guerra (1923-1939)*, dir. Manuel TUNÓN de LARA, Barcelona, Labor, 1989, p. 438.



exclues<sup>34</sup>) dont *Deportes*, qui tire à 15 000 exemplaires, et *Torneo*, qui annonce un tirage de 10 000 exemplaires<sup>35</sup>. Étant donné les prix pratiqués et le taux d'analphabétisme élevé des classes populaires, il ne fait aucun doute que la bourgeoisie a été, dès le départ, conquise également par le football. À tel point que les clubs de sa prédilection, essentiellement le Real Madrid et surtout le F. C. Barcelone, en ont gardé des stigmates dans l'imagerie collective. Le Barça est ainsi connu pour être « un club rico y mundano, [...] apoyado por la burguesía y las clases profesionales locales »<sup>36</sup>, tandis que son éternel rival doit, malgré sa gloire et sa célébrité, mettre même en place un tarif plus adapté aux ressources de la plus grande partie de son public, pour pouvoir remplir son gigantesque stade. Et, d'une façon plus générale, le *boom* du ballon rond en Espagne n'est-il pas concomitant de la montée en puissance des classes moyennes ? Ce qui ne veut pas dire que le football se coupa pour autant de ses origines et de son essence populaire.

Introduit par des marins britanniques dans les années soixante-dix du XIXe siècle<sup>37</sup>, le football est avant tout le jeu, le sport et la passion du prolétariat portuaire des foyers industriels du littoral atlantique. Le premier club de football de la péninsule naît à Huelva, en 1879, devançant de presque vingt ans la création de la plus ancienne équipe du nord de l'Espagne, l'Athlétic de Bilbao. Cependant, c'est moins cette primauté que les termes utilisés pour baptiser le club andalou qui intéressent cette étude. À l'initiative de ses deux principaux fondateurs, le Dr. Alejandro Mackay et l'ingénieur Guillermo Sundheim de la Cueva<sup>38</sup>, cette première équipe fut appelée Huelva Recreation Club. Ni son ascendance anglaise, ni surtout son caractère ludique et festif ne pouvaient être mieux soulignés. L'hispanisation de sa dénomination officielle, en 1903, n'altéra nullement sa vocation originelle, confirmant par là-même que le football avait bel et bien été, dès le début, un loisir pour les classes populaires, à tel point que : « en plena guerra civil, pese a las reprimendas de los mandos respectivos, los combatientes aprovechaban cualquier oportunidad para echar partidillos, poniendo el campo de juego en medio de las trincheras »<sup>39</sup>. Dans ces conditions, le retour à la paix ne pouvait s'accompagner que d'une pressante et très forte demande de football. Moins de trois

---

<sup>34</sup> Il s'agit essentiellement du *Boletín Oficial de la Delegación nacional de deportes* et du *Fútbol oficial-Boletín de la Federación Española de Fútbol*.

<sup>35</sup> D'après l'*Anuario de la Prensa Española, año I. Dirección General de Prensa. Madrid 1943-1944*, Ministerio de Educación nacional, Subsecretaría de Educación Popular, Madrid, 1944.

<sup>36</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 65.

<sup>37</sup> Les premiers matchs sont attestés à Huelva dès 1873.

<sup>38</sup> Tous deux liés à la puissante Riotinto Company Ltd, Guillermo Sundheim étant le fils du fondé de pouvoir de cette entreprise à Huelva.

<sup>39</sup> José Antonio DURÁN, « La apoteosis del fútbol cumple medio siglo », *El País Digital*, n° 268 (26-I-1997).

mois après la fin des hostilités<sup>40</sup>, la première finale du tout nouveau Championnat du « Generalísimo » se jouait à Barcelone, entre le Sevilla C. F. et le Racing de El Ferrol, dans un stade de Montjuich plein à craquer. Ce succès de public ne s'explique pas seulement par la forte présence de militaires qui assistèrent au match et ne constitua pas un phénomène isolé :

Las multitudes que acudían a los partidos en los hambrientos días de la posguerra eran enormes, tan inmensa era la demanda de diversión y de distracción de la miserable realidad, y tan pocas eran las diversiones alternativas para las masas. Por ello, el Estadio Metropolitano del Atlético Aviación y el Estadio Chamartín normalmente llenaban su capacidad de 30 000 espectadores, y la situación era la misma en los campos más pequeños de España<sup>41</sup>.

Contrairement à ce que prétend Duncan Shaw dans cette citation, l'indigence de l'offre en matière de loisirs collectifs était, dans l'après-guerre espagnole, plutôt moindre que celle qu'ont connue d'autres pays européens dans des circonstances similaires et pratiquement à la même époque. Les Espagnols semblent, de ce point de vue, beaucoup mieux lotis que les populations de l'Europe de l'Est, où le concept même de loisir collectif paraît ne pas pouvoir s'appliquer au cours de ces années, ou que d'autres peuples méditerranéens, comme les Italiens dont le magnifique cinéma néo-réaliste de cette période reflète, par la quasi absence de scènes sur le sujet, la pauvreté de l'Italie en matière de divertissements de ce type dans l'immédiate après-guerre<sup>42</sup>, ou que même les Allemands que les bombardements urbains et la dénazification privèrent moins des lieux de divertissement<sup>43</sup> que des organisations chargées de les gérer, telles que les Hitlerjugend et la Bund deutscher Mädel (la Ligue des jeunes filles allemandes). Dans le cas de l'Espagne, ce qui paraît autrement plus intéressant c'est que le choix majoritaire de la population se soit alors porté sur le football plutôt que sur la tauromachie, toujours considérée pourtant comme la « fiesta national ». Plusieurs raisons expliquent cette préférence<sup>44</sup>, mais il me semble nécessaire de souligner, d'emblée, l'impact négatif, pour ne pas dire la crainte que dut encore éveiller dans la sensibilité collective d'après-guerre, le souvenir des atrocités commises par les troupes franquistes dans les arènes de certains villages et de certaines villes d'Estrémadure et d'Andalousie — les régions, avec Madrid, où la corrida était le plus populaire. Rappelons que le lieutenant-colonel Yagüe s'illustra particulièrement dans cet exercice en faisant couler le sang de 4 000 prisonniers, à la mi-août 1936, sur « el

---

<sup>40</sup> Plus précisément, le dimanche 25 juin 1939.

<sup>41</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 102-103.

<sup>42</sup> Du film *Ossessione* de Luchino Visconti, en 1942, au *Voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica, en 1948.

<sup>43</sup> Ni le stade olympique, ni le zoo de Berlin ne furent touchés par les bombardements.

<sup>44</sup> Les plus importantes seront explicitées dans la suite de ce travail.

albero »<sup>45</sup> des arènes de Badajoz. Les stades de football, pour la plupart d'entre eux encore semi-ouverts à la fin des années trente, n'eurent pas à pâtir d'une image aussi exécrationnelle. La relation de la population avec ces deux lieux de distractions ne pouvait être, par conséquent, dans l'immédiate après-guerre, la même et encore moins dans le sud du pays. Or, c'est justement de cette époque que Julián García Candau date le remplacement de la tauromachie par le football au premier rang des loisirs populaires préférés des Espagnols<sup>46</sup>. L'engouement pour le ballon rond ne cessa, depuis, de s'accroître, de s'étendre et de se diversifier.

C'est au cours de cette décennie que l'Espagne commence à se couvrir de stades gigantesques. En 1944, alors que Santiago Bernabeu sollicite une première autorisation pour construire un nouveau stade capable d'accueillir la vague montante des *aficionados*, le R.C. Deportivo de La Corogne inaugure le sien qui peut, déjà, abriter autant de spectateurs que celui du Real Madrid à la même époque, à savoir environ 30 000 supporters. Quelques années plus tard, l'Athlétic de Bilbao fait passer son historique stade<sup>47</sup> de 35 000 à 47 000 places. L'emplacement de l'ancien ermitage de San Mamés devenant, alors, la « cathédrale » du football basque. Capable d'accueillir 44 500 spectateurs, le tout récent Sánchez Pizjuan du Sevilla Fútbol Club n'a rien à lui envier non plus. Entre-temps, le Real Madrid s'est doté d'un stade à la hauteur de ses ambitions. Inauguré en 1947, le « Santiago Bernabeu » peut accueillir 70 000 *aficionados*. Sept ans plus tard, sa capacité sera même portée à 90 000 places. Il ne sera surclassé que par le Nou Camp de Barcelone dont la capacité d'accueil atteint, en 1966, 120 000 spectateurs (l'équivalent de la population d'une agglomération moyenne de la même époque). En dépit des critiques que cette course à la démesure souleva par la suite<sup>48</sup>, force est de reconnaître que la plupart des clubs remplirent tant bien que mal leur stade régulièrement, sinon à ras-bord du moins dans des proportions qui permettaient de rembourser les emprunts contractés pour les construire, l'accroissement de popularité du football se traduisant presque automatiquement par un « incremento de socios de todos los clubs »<sup>49</sup>, dans les années cinquante et soixante. Heureusement pour eux car, contrairement à l'Allemagne et à l'Italie, et plus tard aux régimes communistes, le sport, aussi apprécié fût-il, ne constituait nullement une priorité pour la

---

<sup>45</sup> Sable particulièrement fin et jaunâtre qui recouvre le sol des arènes.

<sup>46</sup> Plus précisément pour Julián García Candau « [...] desde que acabó la guerra civil [...] el fútbol vino a sustituir al pan y toros », in Julián GARCÍA CANDAU, « Cuarenta años de nacionalfutbolismo », *El País Semanal*, Madrid, 27-II-1977.

<sup>47</sup> C'est un des premiers à avoir été construit en Espagne, son inauguration remonte à 1913.

<sup>48</sup> José Antonio Durán parle à cet égard, de « dislate », in José Antonio DURÁN, « La apoteosis del fútbol cumple medio siglo », *El País Digital*, n° 268 (26-I-1997).

<sup>49</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 103.

dictature franquiste<sup>50</sup>. À tel point que la principale institution en charge de son administration, la Delegación Nacional de Deportes de Falange Tradicional Española y de las J.O.N.S<sup>51</sup>, plus connue comme D.N.D, devait se contenter de « sobrevivir con el dinero recaudado en las quinines »<sup>52</sup>. Dans un tel dénuement, la politique suivie n'avait finalement qu'une importance très relative et ne pouvait surtout avoir qu'un impact très limité. Par ailleurs, le piteux état dans lequel se trouvaient les finances du pays, pendant les longues années de l'autarcie, hypothéquait d'emblée toute volonté de changement à court terme, dans le cas où elle se serait manifestée. Du coup, on est sûr que ces « masas [que] acudían en tropel a los impresionantes estadios — construidos por los clubs de fútbol privados con muy poca ayuda de la D.N.D»<sup>53</sup> — exerçaient véritablement un loisir et, qui plus est, le finançaient sur leurs propres deniers. Autrement dit, il s'agit d'une activité non pas imposée, mais réellement choisie et voulue par des centaines de milliers, pour ne pas dire par des millions d'individus.

Cette massification se produit alors que l'Espagne devient un pays de classes moyennes urbaines. De ce fait, les façons de vivre ce loisir changent également. Les pratiques passives, signes indubitables de l'embourgeoisement d'une société, deviennent les plus communes et les plus fréquentes, tant au niveau individuel que collectif. Si l'assistance *in vivo* au match reste relativement irrégulière pour la plupart des *aficionados*, leur rendez-vous dominical avec le football est, de toute façon, religieusement honoré, grâce à la radio, présente, en 1950, dans tous les foyers espagnols, si l'on en croit Duncan Shaw<sup>54</sup>. Mais le succès du football-spectacle ne s'arrête pas à la sortie du stade ou à la fin des émissions radiodiffusées, il rejaille sur la presse spécialisée qui connaît, alors, une croissance sans pareil.

En 1955, il existait vingt-quatre titres hebdomadaires différents<sup>55</sup> pour traiter de l'actualité du football. Pratiquement toutes les régions possèdent le leur, y compris les Canaries où sont édités *Aire Libre*, *Antena* et le bi-hebdomadaire *Jornada Deportiva*, les Baléares, avec le *Mallorca Deportiva*, et même le protectorat marocain où paraît, depuis 1947, *África Deportiva*. À tout cela s'ajoutent les rubriques sportives qu'offrent désormais tous les journaux et, surtout, les 400 000 exemplaires du quotidien *Marca*.

---

<sup>50</sup> Duncan Shaw parle même du refus express de Franco d'investir des sommes importantes dans cette activité, in *Fútbol y franquismo...*, p. 77.

<sup>51</sup> Organisme créé par le décret du 21 février 1941 et placé depuis sous l'égide du *Movimiento Nacional*.

<sup>52</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 37.

<sup>53</sup> *Id*, p. 77.

<sup>54</sup> « En 1950 todas las casas poseían un receptor y pasaban las tardes del domingo – a menudo mientras el padre y los hijos varones estaban en el partido – escuchando a los comentaristas de las nuevas emisoras de radio privadas », *id*, p. 103.

<sup>55</sup> D'après l'*Anuario de la Prensa Española, año V. Dirección General de Prensa. Madrid 1960-1962*, Madrid, Ministerio de Educación nacional, Subsecretaría de Educación Popular, p. 337-348.

Cette couverture médiatique prouve à quel point le football était devenu un phénomène de masse, avant même que la télévision ne s'en empare.

C'est à ce moment qu'apparaissent, aussi, de nouvelles divergences sociales dans la façon de s'adonner à ce loisir. Au niveau de la presse spécialisée, par exemple, le contenu de l'information et la façon de l'aborder changent. Les pages des principales publications passent de la sobriété journalistique et du nationalisme linguistique des années quarante<sup>56</sup>, à l'exaltation des joueurs étrangers, tels que l'Argentin Alfredo Di Stefano, les Hongrois Ferenc Puskas ou Ladislav Kubala, y compris dans les colonnes du très phalangiste *Marca*<sup>57</sup>. Ces « étoiles internationales » deviennent, très vite, de véritables idoles pour les classes populaires, ce que n'avaient pas réussi à être les anciennes gloires de la génération précédente, Zarra, Gaínza, Basora ou César. On parle même, désormais, de « futbolitis »<sup>58</sup> pour décrire l'ampleur prise par ce phénomène. À ce stade, le football n'est plus qu'un loisir passif et individuel, il constitue également la raison d'être des petites associations nées de la passion commune de leurs adhérents pour un club en particulier. Ces « peñas » qui se comptent par milliers dans les années soixante, viennent se superposer et, surtout, fortement concurrencer les poussiéreuses confréries corporatives et les quelques « peñas taurinas » (surtout situées dans les grandes villes andalouses et à Madrid) qui, jusqu'alors, étaient les seules organisations à se partager le très saisonnier et très géographiquement localisé temps libre collectif des Espagnols. Avec elles, ce dernier s'étend, pour la première fois, à l'ensemble du territoire et est effectif tout au long de l'année. Le football devient alors, pour des millions d'Espagnols, l'unique loisir individuel et collectif, actif et passif, de l'enfance à la vieillesse :

De muchacho, lo jugaba diariamente en las calles, y pronto se convirtió en hincha de uno de los grandes clubs. Seguía jugando hasta dejar la escuela, pero una vez que empezaba a trabajar no podía hallar tiempo para jugar, sobre todo si, como tantos otros durante el período de Franco, trataba de tener más trabajo. Por consiguiente, sólo tenía tiempo para leer uno de los periódicos deportivos durante media hora al día, y luego acudir a ver jugar a su equipo favorito el domingo por la tarde<sup>59</sup>.

Plus on s'élève dans l'échelle sociale, plus cette exclusivité disparaît. Le football redevient alors, avant tout un spectacle, un divertissement éventuel et, très

---

<sup>56</sup> C'est au cours de la période « azul » du régime que des termes comme « fútbol », « corner » et « referee » ont été systématiquement traduits par « balompié », « saque de esquina » et « árbitro ».

<sup>57</sup> Il était dirigé, depuis sa parution en tant que quotidien, le 25 novembre 1942, par Manuel Fernández Cuesta, frère du dirigeant phalangiste, ministre de l'Agriculture, puis de la Justice, Raimundo Fernández-Cuesta.

<sup>58</sup> Expression rapportée par Duncan Shaw, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 103.

<sup>59</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 29.

exceptionnellement, une pratique. Luis García San Miguel, par exemple, ne le mentionne même pas parmi les sports pratiqués en vogue dans les classes supérieures<sup>60</sup>. Il n'en reste pas moins le loisir le plus courant et le plus présent sur le territoire national.

### **Le football, le loisir national par excellence**

Si la tauromachie et le football ont fait l'objet de fréquentes comparaisons, c'est parce que leur popularité les a élevés, de façon concurrente, au rang de symboles de la distraction et du divertissement préféré des Espagnols. Or, en dépit de la signification et de la valeur culturelles de la corrida, on est bien obligé de reconnaître qu'en termes géographiques et démographiques, le « balompié » est, de loin, le sujet et l'activité qui occupent le plus l'esprit et le temps libre de la population de ce pays. Cette primauté soulève d'autant plus d'étonnement que le football était, à cette époque, le dernier arrivé des loisirs de masse et qu'il émanait, en outre, d'une culture tout à fait étrangère aux coutumes et à l'idiosyncrasie méditerranéenne. Sans jamais prendre en considération cette double contingence, Duncan Shaw avance, cependant, comme raison du succès de ce sport, dans la deuxième moitié du XXe siècle, le facteur conjoncturel. L'engouement pour le football serait dû, selon cet auteur, à la formidable envie du peuple d'oublier le récent conflit et de s'évader de la réalité dramatique de l'immédiate après-guerre, en s'adonnant aux rares activités de loisirs dont il disposait. Mais elles s'avèrent être aussi nombreuses<sup>61</sup> que celles qui étaient offertes aux autres populations d'Europe occidentale, dans les circonstances similaires de 1945, voire plus variées, si l'on n'oublie pas de rappeler que les Espagnols bénéficiaient, en plus, de la tauromachie. Cette explication se révèle par conséquent inopérante en ce qui concerne le cas particulier du football. Il faut, me semble-t-il, revenir à la façon dont cette activité s'est développée en Espagne pour comprendre l'ampleur spatiale et populaire qu'elle a prise dans les années 40 et 50.

À une décennie près, le football est apparu presque en même temps aux deux extrémités de la péninsule. Il pénètre ensuite, au cours du premier tiers du XXe siècle, dans le reste du pays, en suivant deux axes globalement opposés (sud-nord et nord-sud), le long desquels sa progression fut, à la fois, concomitante et expansive. De telle sorte qu'il est possible de :

---

<sup>60</sup> Les activités sportives généralement pratiquées par les classes privilégiées étant, prioritairement, le tennis et le golf. Franco, par exemple, s'adonnait au deux.

<sup>61</sup> Duncan Shaw inclut dans cette liste le cinéma, la comédie de boulevard, le théâtre et la littérature populaire, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 101.

1) distinguer des zones en fonction de la précocité, de la rapidité et de l'ampleur du développement du football,

2) classer ces aires à partir de ces mêmes paramètres, de manière à visualiser, dans un premier temps, l'évolution géographique complète de ce phénomène, pour, dans un deuxième temps, passer à son analyse.

Le tableau ci-dessous a été élaboré à partir des localisations et des dates de créations des premiers et derniers<sup>62</sup> clubs<sup>63</sup> car, en l'absence d'autres sources, l'intérêt d'une communauté, quelle que soit sa taille, pour se doter d'un club de football et, par conséquent, le nombre de *supporters* qu'elle peut espérer attirer, nous ont semblé un bon indicateur du niveau d'implantation et d'acceptation du football dans ces régions.

	<b>DATES ET NOMS DU PREMIER ET DU DERNIER CLUBS CREEES</b>	<b>NOMBRE DE CLUBS REPRESENTATIFS</b>	<b>VITESSE DE PROGRESSION DU FOOTBALL (par rapport aux critères préalablement définis)</b>
<b>REGIONS DU NORD (régions de la façade atlantique, l'Alava, la Navarre, et la Catalogne)</b>	-1898, <i>Atlético de Bilbao</i> -1926, <i>Oviedo C.F.</i>	11	28 ans
<b>ANDALOUSIE</b>	-1889, <i>Huelva Recreation Club</i> -1914, <i>Real Betis Balompié</i>	4	25 ans
<b>MADRID</b>	-1902, <i>Real Madrid C.F.</i> -1924, <i>Rayo Vallecano C. F.</i>	3	22 ans
<b>LEVANT (Murcie et Pays Valencien)</b>	-1908, <i>Murcia C.F.</i> -1923, <i>Elche F.C.</i>	3	15 ans

<sup>62</sup> Dans le cadre de la période préalablement définie, à savoir de la date d'apparition du football en Espagne, au déclenchement de la guerre civile.

<sup>63</sup> Seuls ont été retenus les clubs ayant une certaine importance tant sportive qu'en nombre de *supporters*.

<b>ARCHIPELS</b>	-1916, <i>Real Club Deportivo Mallorca</i>  -1922, <i>Tenerife C.F.</i>	2	6 ans
<b>REGIONS CENTRALES (Les deux Castilles, l'Aragon et l'Estrémadure)</b>	-1905, <i>Badajoz F.C.</i>  -1932, <i>Real Zaragoza C.F.</i>	4	27 ans

Il résulte, tout d'abord, de la lecture de ce tableau que l'Espagne était déjà très largement gagnée au football avant même la guerre civile. Les apports de la période franquiste, sur ce plan, sont minimes et sans véritable incidence sur la géographie du football pré-existante, sauf peut-être aux Canaries. Jusqu'à la création de Las Palmas C.F, en 1949, les habitants de Gran Canaria n'étaient pas représentés sur la carte du football espagnol et ne disposaient donc pas d'une équipe capable de se mesurer à celle de leurs voisins et rivaux ancestraux de Tenerife. Hormis la réparation de cette injustice canarienne, les huit autres clubs fondés du vivant de Franco ne viennent compléter cette carte qu'à une échelle très locale. Il est cependant intéressant de remarquer qu'à l'exception du Eibar C.F, créé en 1940, et du Compostela C.F, formé en 1962, tous les autres clubs ont vu le jour dans les régions les plus tardivement et les moins densément pourvues en équipes importantes, telle la Castille qui s'enrichit de trois nouvelles formations l'Albacete C.F, le Villareal C.F, et le Numancia C.F. Si aucune d'entre elles n'a défrayé immédiatement la chronique sportive, elles eurent du moins le mérite d'attester de l'arrivée du football<sup>64</sup> — en tant que spectacle hebdomadaire et dominical — dans ces contrées reculées de l'Espagne intérieure, alors que d'autres régions étaient, au même moment, surreprésentées dans ce domaine.

C'est notamment le cas du nord, par rapport au sud et au reste du pays. Cette zone possède non seulement presque trois fois plus de clubs représentatifs que le sud, mais, en plus, ils ont été formés dans un laps de temps très comparable (vingt-huit ans pour les premiers, vingt-cinq ans pour les seconds). Cette suprématie est d'autant plus marquée que le football ne fut connu dans la zone septentrionale du pays, rappelons-le, qu'après avoir fait son apparition sur le littoral méridional. Faut-il voir, pour autant, dans cette prédominance, la traduction des traditionnels déséquilibres démographique et

<sup>64</sup> Ces équipes furent formées entre 1940, pour celle d'Albacete, et 1945, dans le cas de celle de Soria.



géographique qui divisent le pays ? La réponse ne peut guère être affirmative, dans la mesure où l'Andalousie compte alors presque autant d'habitants que le nord (tel que précédemment défini<sup>65</sup>) et si elle est plus largement rurale, elle possède, en revanche, plus de capitales de provinces que la Catalogne et le Pays Basque réunis<sup>66</sup>. Par contre, il ne fait aucun doute que ces deux régions bénéficient d'une structure socio-économique beaucoup plus favorable à l'épanouissement du football : non seulement elles disposaient d'une bourgeoisie d'affaires et d'entrepreneurs, capable d'investir dans la formation des clubs — le Barça, par exemple, n'aurait jamais connu l'évolution et succès qui le caractérisent sans l'implication du patronat textile catalan<sup>67</sup> —, mais, en outre, le développement parallèle du prolétariat leur assurait un vivier de *supporters*<sup>68</sup> qui faisait défaut aux villes du sud. Contrairement à la tauromachie, le football est le loisir, l'emblème même des activités de masse des régions et de l'ère industrielles. Il a été, du reste, très promptement ressenti, par ces mêmes masses, comme une manifestation de cette nouvelle forme de puissance née de l'industrialisation. S'il a fallu treize ans pour que les Madrilènes réagissent à l'apparition du Huelva Recreation Club, quatre ans seulement séparent la création de l'Atlético de Bilbao de celle du Real Madrid, fondé trois ans à peine après le F.C Barcelona. Cette réduction des temps de création entre les trois plus grands clubs espagnols montre à quel point les enjeux de puissance entre le Pays Basque, la Catalogne, d'une part, et Madrid, de l'autre, ont fait progresser l'engouement pour le football en Espagne. Dès lors, il n'est, pas étonnant qu'en dépit de son avance historique, l'Andalousie ait moins pesé dans ce domaine qu'elle ne l'a fait et continue de le faire pour ce qui est de la *corrida*. Autant l'assise du football en Espagne est spatiale, autant celle de la tauromachie tient plutôt du *continuum* culturel, ce qui expliquerait que le formidable succès de l'un, auprès de la population toute entière, n'a pas signifié la mise à mort de l'autre, « pese a su reconocida disminución de calidad »<sup>69</sup>, mais tout simplement son cantonnement dans le domaine festif<sup>70</sup>.

---

<sup>65</sup> Voir tableau, p. 18.

<sup>66</sup> La population andalouse s'élevait, en 1950, à 5,6 millions d'habitants, alors que le nord n'était peuplé, à la même époque, que 4,68 millions d'âmes, in « Series históricas. Población por provincias », [www.ine.es](http://www.ine.es)

<sup>67</sup> Plusieurs de ses Présidents en étaient issus, tels que Josep Sunyol, Joan Solé, Agustín Montal, entre autres.

<sup>68</sup> Le Real Club Deportivo Espanyol fut notamment créé pour satisfaire le besoin d'identification — davantage supposé que réel, d'ailleurs — des milliers d'immigrés d'autres régions d'Espagne avec une équipe de football non spécifiquement catalane.

<sup>69</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 102.

<sup>70</sup> La relégation dont parle Duncan Shaw, à la suite de Julián García Candau, ne serait pas d'ordre hiérarchique, mais d'ordre catégorielle.

Pour en revenir à la suprématie du football nordique, celle-ci ne fut pas uniquement quantitative, elle se manifesta également par un certain esprit et même par un certain style de jeu qui s'imposèrent ailleurs. L'Atlético de Bilbao devint ainsi un véritable modèle repris par d'autres clubs et non des moindres, tel que l'Atlético de Madrid qui, au-delà du nom, poussa l'imitation jusqu'à utiliser les mêmes couleurs (maillot à bandes verticales rouges et blanches) que celles de son modèle. Malgré l'hostilité<sup>71</sup>, puis la défiance, que lui voue le régime franquiste<sup>72</sup>, c'est également le style de jeu pratiqué par le club basque qui est finalement adopté par l'équipe nationale. « Era bastante paradójico que la « furia española » estuviese encarnada sobre todo por un equipo vasco, el Atlético de Bilbao, que siempre jugaba con fervor y agresividad » ironise même l'historien Juan Pablo Fusi<sup>73</sup>. D'autant plus que, de ce fait, l'Espagne présente, à cette époque, la singularité d'être le seul pays méditerranéen à développer un jeu surtout adapté aux terrains lourds et boueux, typiques des contrées soumises à des climats nettement moins ensoleillés. Cette constatation a également le mérite de montrer que l'influence du football venu du nord s'exerçait en dépit des très fortes contingences politiques de la période « bleue » du franquisme, ce qui tend à prouver que ce loisir disposait déjà d'une dynamique propre, indépendante du régime politique en place et capable même de contrecarrer, le cas échéant, ses décisions, voire ses principes<sup>74</sup>.

On peut également considérer, dans une certaine mesure, que c'est aussi du nord qu'à partir de 1950 vint la vogue des transferts de joueurs étrangers, même si, dans ce domaine, il convient de préciser qu'elle n'aurait jamais pris les proportions qu'on lui connaît si elle n'avait pas été très largement alimentée par la rivalité entre le F.C. Barcelone et le Real Madrid C.F. Quoiqu'il en soit, il ne fait aucun doute que c'est grâce à ses moyens financiers que le club catalan se lança dans cette quête des vedettes étrangères et qu'il réussit un premier coup d'éclat en obtenant l'embauche, pour le moins surréaliste (étant donné les circonstances), d'un joueur hongrois, Ladislau

---

<sup>71</sup> Preuve en est que les avant-centres de l'équipe de Séville qui permirent à leur club de remporter la première Coupe du Généralissime, en 1939, face à l'Atlético de Bilbao, furent surnommés par la presse du régime les « Stukas », deux ans à peine après le massacre de Guernika.

<sup>72</sup> Ces joueurs ayant entamé une tournée à l'étranger (notamment au Mexique), pendant les premières années de la guerre civile, pour recueillir des fonds destinés à soutenir l'effort de guerre du gouvernement autonome basque.

<sup>73</sup> Citation extraite de l'entretien qu'il accorda à Duncan Shaw, le 22 octobre 1984, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 81.

<sup>74</sup> Ce qui n'exclut aucunement, par ailleurs, de réelles collusions et pas simplement d'intérêts, et un certain degré de manipulation du football par le régime franquiste surtout à partir des années 60.

Kubala et d'un entraîneur tchèque, Ferdinand Daucik<sup>75</sup>. Faisant fi, non seulement de l'exclusivité nationale prônée sans cesse par la très phalangiste D.N.D, pour tout recrutement de sportifs<sup>76</sup>, mais obtenant, en outre, l'autorisation indispensable de la F.I.F.A<sup>77</sup>, pour légaliser le transfert de ces deux footballeurs, grâce à l'intervention du représentant espagnol auprès de cet organisme, Armando Muñoz Calero, phalangiste de la première heure et ancien médecin-chef de la « División Azul ».

Trois ans plus tard, le Real Madrid renchérisait et réussissait, cette fois-ci, à devancer le Barça, en faisant transférer l'Argentin Alfredo Di Stefano dans ses rangs. À partir de ce moment, la course aux « estrellas internacionales », selon l'expression consacrée, s'empare de tous les clubs de la péninsule. Elle permettait non seulement d'attirer de plus en plus de « socios » et de remplir autant que possible ces immenses cirques modernes que sont devenus les stades, mais également de ne pas laisser retomber l'attention et l'intérêt des millions d'*aficionados*, avec la fin des différents tournois à l'approche de l'été. Cette quête de la perle rare, forcément étrangère, faisait, *via* la presse, le césure entre deux saisons de championnats. La puissance de ce système était telle que sous la pression des présidents de clubs, notamment de Santiago Bernabeu, et de l'opinion publique, l'interdiction de recruter des joueurs à l'étranger prononcée en août 1962, fut levée et son principal promoteur, Antonio Elola, dut démissionner de son poste de Président de la D.N.D, malgré son passé et son dévouement au *Movimiento Nacional*, fait somme toute assez exceptionnel dans l'histoire du régime franquiste. Mais, pour l'heure, le football était déjà devenu un loisir total, difficilement contrôlable, voire manipulable à l'échelle nationale<sup>78</sup>, par une dictature qui ne pouvait compter ni sur un système idéologique cohérent et structuré, ni sur un parti unique assez puissant et présent pour assumer une telle tâche.

### **« Drogue sociale » au service du régime ou éclatant succès d'un loisir ?**

---

<sup>75</sup> Kubala et Daucik faisaient partie d'une équipe de football formée de dissidents, surtout hongrois, en tournée en Italie, quand ils décidèrent de gagner l'Espagne après avoir eu des contacts avec des intermédiaires ou des dirigeants catalans, quelques années auparavant.

<sup>76</sup> Son président, Antonio Elola, ne réussira d'ailleurs à l'imposer qu'en août 1962, et pour quelques années seulement. Cette mesure sera même à l'origine de son limogeage en 1966.

<sup>77</sup> Sigles désignant l'Association Internationale des Fédérations de Football.

<sup>78</sup> Tous les auteurs qui dénoncent de tels agissements, de Julián García Candau à Duncan Shaw, en passant par Manuel Vázquez Montalbán, ne font, en réalité, allusion qu'à des tentatives sporadiques, comme celle de projeter sur d'énormes écrans de cinéma, placés dans quelques grandes villes du pays, les matchs de l'équipe nationale, lors du championnat mondial au Brésil, en 1950, afin d'occuper les soirées des foules urbaines (au moins pendant cet été-là) et d'exacerber le sentiment et la cohésion nationale, ou à des actions très ciblées, telle que l'utilisation du Real Madrid à des fins diplomatiques.

Le formidable essor que connaît ce loisir pendant la période de définition et de construction du franquisme a, sans aucun doute, influencé la pensée de nombreux auteurs pour lesquels son développement obéissait à l'expresse volonté politique du pouvoir en place de contrôler et de soumettre l'ensemble de la population dans ses moindres faits et gestes. Le régime a lui-même œuvré pour ce soit l'impression que l'on retienne, depuis l'instauration d'un tournoi à la gloire du « Generalísimo », dès 1939, jusqu'à la déclaration suivante, faite par un *procurador en Cortes*, en décembre 1970 : « El fútbol constituye un evidente solaz y esparcimiento de miles y miles de españoles, [...] la afición es inmensa en el país y [ ] estamos obligados a sostenerla y a acrecentarla, provocando el acceso a tales espectáculos del mayor número posible de ciudadanos »<sup>79</sup>, sans oublier la main mise du *Movimiento Nacional* sur les médias spécialisés et, plus particulièrement, en ce qui concerne cette période, sur la presse sportive. Or, si cette vision a le curieux mérite de conforter l'interprétation marxiste du franquisme qui, à la suite de Nicos Poulantzas<sup>80</sup> et, surtout, de Manuel Tuñón de Lara<sup>81</sup>, considère le régime instauré par le général Franco comme un dosage opportuniste de fascisme et de dictature militaire soumis, en définitive, aux mêmes impératifs totalitaires que l'Italie mussolinienne et l'Allemagne nazie, elle ne traduit que très imparfaitement la nature et la réalité de ce phénomène. L'analyse fonctionnaliste, prônée par Juan José Linz<sup>82</sup> et Guy Hermet<sup>83</sup>, n'offre guère, dans ce cas, une meilleure précision, dans la mesure où elle ne tient compte ni des origines du régime (jusqu'à 1945), ni des aspirations de l'ensemble de la population, parmi les éléments qu'elle définit comme formellement constitutifs du franquisme. Autrement dit, aucun de ces deux systèmes interprétatifs ne permet de rendre véritablement compte des implications et de l'importance du football au sein de la société franquiste.

Contrairement à ce que devrait faire ressortir l'approche marxiste<sup>84</sup>, la filiation idéologique entre le football et le régime s'avère, en réalité, presque inexistante et, en tout cas, très conjoncturelle. Comme on pouvait s'y attendre, aucun des vingt et un

---

<sup>79</sup> Citation retranscrite par Néstor Luján, in Nestor LUJÁN, « ¡ Dios mío, otra vez fútbol ! » *Sábado Gráfico*, Madrid, 6-II-1971.

<sup>80</sup> Nicos POULANTZAS, *Fascismo y dictadura. La Tercera Internacional frente al fascismo*, Madrid, Siglo XXI, 1971, p. 424.

<sup>81</sup> Manuel TUÑÓN DE LARA, « Algunas propuestas para el análisis del franquismo », *Ideología y sociedad...*, p. 97-99.

<sup>82</sup> Juan José LINZ, « Una teoría del régimen autoritario. El caso de España », in Manuel FRAGA IRIBARNE, J. VELARDE FUENTES et S. CAMPO, *La España de los años 70*, Madrid, Editorial Moneda y Crédito, 1974, vol. III, tome I, p. 1467-1531.

<sup>83</sup> Guy HERMET, « Dictature bourgeoise et modernisation conservatrice : problèmes méthodologiques de l'analyse des situations autoritaires », in *Revue française de Science Politique*, Paris, tome XXV, n° 6 (1975), p. 1029-1061.

<sup>84</sup> Parmi eux, Julián García Candau, Francisco Cerecedo et Manuel Vázquez Montalbán ne perçoivent le football sous le franquisme (en tant que phénomène sociologique) que comme « droga social ».

points doctrinaux de la Phalange qui servirent, dans un premier temps, de programme politique au franquisme naissant, ne fait référence, de près ou de loin, à ce sujet ni n'aborde même l'organisation du temps libre des individus. Il est également vain de chercher dans les écrits et les discours des dirigeants historiques de ce parti ne serait-ce qu'une allusion à ce type de question. Ni « l'intellectuel » Ramiro Ledesma Ramos, par exemple, ni le très populiste et proche de la jeunesse (le plus extrémiste et violent aussi) Onésimo Redondo ne se réfèrent jamais, dans leurs interventions publiques, aux loisirs en général et au football en particulier. Même le célèbre et populaire aviateur Julio Ruiz de Alda<sup>85</sup> ne montre publiquement le moindre intérêt pour un sport qui enthousiasme déjà plusieurs de ses collègues et qui représentera avec panache son arme auprès des *aficionados*<sup>86</sup>, quelques années après sa mort, il est vrai<sup>87</sup>. Si les contextes économique et politique ne se prêtaient guère, dans les années trente, à l'éclosion d'une société des loisirs, il n'empêche que c'est sous la 2<sup>de</sup> République que se développent les distractions et spectacles de masses, tant traditionnels comme le théâtre populaire des frères Álvarez Quintero, Carlos Arniches ou Pedro Muñoz Seca, que modernes, avec l'apparition d'un véritable cinéma commercial produit par Cifesa<sup>88</sup>. Plus intéressé, peut-être, par cette nouvelle réalité, seul José Primo de Rivera semble admettre que « el ocio » soit une sorte de droit. C'est en tout cas le sens que prennent les derniers mots du discours qu'il prononça, le 5 octobre 1930, au fronton Euskalduna de Bilbao :

Por consecuencia, debe hacerse de una vez todo lo necesario para llevar una vida armoniosa, alegre, y desahogada, en la que no falte pan ni la seguridad del ocio a los hijos durante la infancia, para que puedan educarse, ni el descanso y la alegría, que los pobres tienen tanto derecho como los ricos a concederse una copa de vino o una diversión ; todo eso ha de darse a los obreros...<sup>89</sup>.

Le principal fondateur de la Phalange est également l'auteur de nombreuses déclarations en faveur de la pratique sportive, allant même jusqu'à jouer au football, dans la prison d'Alicante, quelques jours avant son exécution. Mais faut-il, pour autant, considérer que ces paroles et ces faits, plus ou moins anecdotiques, constituent la justification idéologique du formidable essor que connut le football sous Franco ? Certes, non. Et même si

---

<sup>85</sup> Co-pilote du commandant Ramón Franco, lors de la traversée et du périple sud-américain de l'hydravion *Plus Ultra*, en janvier-février 1926, et, plus tard, co-fondateur de la Phalange.

<sup>86</sup> Le club Atlético Aviación remporta le championnat de « Liga » en 1940 et en 1941.

<sup>87</sup> Ruiz de Alda compte parmi les victimes du saccage et de l'incendie de la prison « Modelo » de Madrid, les 21, 22 et 23 août 1936.

<sup>88</sup> Elle avait été créée à Valence, en 1932.

<sup>89</sup> Extrait du discours prononcé par José Antonio Primo de Rivera lors du *miting* politique organisé par la Unión Monárquica Nacional, in Agustín DEL RÍO CISNEROS, *José Antonio Primo de Rivera. Escritos y discursos. Obras Completas (192-1936)*, Madrid, Ediciones Instituto de Estudios Políticos, 1976, [www.rumbos.net/rastroria](http://www.rumbos.net/rastroria)

la Falange consideraba el deporte como una excelente oportunidad para movilizar a las masas bajo su bandera, para reflejar los tradicionales valores masculinos hispánicos « viriles e imperators » y, sobre todo, demostrar al mundo en las competiciones internacionales el impresionante poder y el potencial de su « nueva España »<sup>90</sup>,

son action, dans ce domaine, dépassa rarement le stade de la rhétorique (des premiers articles parus dans *Marca*, par exemple<sup>91</sup>) et de la symbolique fascisante. Jusqu'en 1945, les joueurs de l'équipe nationale, habillés de bleu<sup>92</sup>, ont fait le salut fasciste et chanté l'hymne de la Phalange<sup>93</sup>, avant les rares confrontations internationales auxquelles ils ont participé<sup>94</sup>. En dehors de ces démonstrations sans lendemain, la Phalange, contrairement à ses homologues italiens et allemands pour qui tous les sports, surtout collectifs, étaient utilisés pour attirer les jeunes dans leurs rangs (comme l'ont fait leurs adversaires communistes quelques années, plus tard, en Europe de l'Est), n'utilisa les Organizaciones Juveniles de la FET y de las JONS<sup>95</sup> que pour : « la educación premilitar, fiel reflejo de la actividad bélica realizada por los mayores y que se ponía de manifiesto en desfiles más o menos improvisados »<sup>96</sup>. L'entraînement et les exercices militaires deviennent une véritable obsession pour les « frentes de juveniles » qui ne se donnèrent jamais la peine de monter leur propre équipe de football, ni même, malgré l'engouement connu de la jeunesse pour ce sport, d'organiser le moindre tournoi local ou national. Duncan Shaw attribue ce désintérêt manifeste pour le ballon rond au manque de moyens<sup>97</sup>. Si cette pénurie ne fait aucun doute dans l'immédiat après-guerre, elle est nettement plus contestable par la suite. La Phalange avait la haute main sur tous les budgets publics consacrés au sport, à travers la Real

---

<sup>90</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 76.

<sup>91</sup> Le 25 novembre 1942, date à laquelle, il devient un quotidien, ce journal titre: « BRAZO EN ALTO A LOS DEPORTISTAS ESPAÑOLES » et justifie, ensuite, dans son éditorial, la victoire du camp nationaliste dans la guerre civile, de la façon suivante: « El triunfo era el canto a la potencialidad de una raza que había de trazarnos un camino y una conducta física: la de la vigorización nacional por la gimnasia y el deporte », in *Marca*, Madrid, 25-XI-1942.

<sup>92</sup> Traditionnellement, l'équipe nationale portait un maillot rouge.

<sup>93</sup> Le « Cara al Sol ».

<sup>94</sup> Entre 1939 et 1945, l'équipe nationale espagnole ne joua que six matchs internationaux : deux fois contre le Portugal de Salazar, une fois contre une équipe de la France de Vichy, ainsi que contre les équipes de Suisse, de l'Italie fasciste et de l'Allemagne hitlérienne.

<sup>95</sup> Ces héritières des « Balillas » de la Phalange historique et des « Pelayos » du mouvement traditionaliste virent théoriquement le jour avec l'unification forcée de la Phalange et des Requetés, le 19 avril 1937. Mais leur existence réelle n'est avérée qu'à partir de la codification des normes les régissant, le 5 juillet 1937.

<sup>96</sup> Aducto, PÉREZ, « OQJ: las Organizaciones Juveniles de la FET », in *Rastro de la Historia*, n° 8, [www.rumbos.net/rastrohistoria](http://www.rumbos.net/rastrohistoria)

<sup>97</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 80.

Federación Española de Fútbol et la D.N.D qu'elle contrôlait entièrement depuis la mort du général Moscardó, en 1955. Sans oublier qu'à travers cette dernière institution elle disposait des revenus, de plus en plus conséquents, du loto sportif et que, juridiquement, rien ne l'empêchait de réquisitionner les stades et/ou les installations sportives des clubs, comme elle avait, d'ailleurs, pris l'habitude de le faire avec le «Santiago Bernabeu», une fois par an, pour y disputer la finale des très fastidieux « Jeux Sportifs Syndicaux », que Franco, lui-même — soit dit en passant — cessa de présider au cours des années soixante. Or, malgré ces facilités considérables, le *Movimiento Nacional* ne sut et ne put jamais profiter de l'engouement des Espagnols pour le ballon rond pour se rendre véritablement populaire auprès des jeunes comme auprès du reste de la société.

Politiquement, le régime ne fit guère plus d'efforts pour développer, voire tout simplement pour soutenir le football, dans les moments les plus difficiles<sup>98</sup>, si ce n'est pour fournir une aide sporadique, comme celle, déjà évoquée à propos de l'Atlético Aviación, ou encourager l'intervention d'Armando Muñoz Calero auprès du Comité Exécutif de la F.I.F.A, dans l'affaire Kubala-Daucik. Contrairement à ses homologues Mussolini et Hitler, à aucun moment Franco ne fit du sport, et du ballon rond en particulier, un des axes prioritaires de l'endoctrinement ou du bien-être de la société. « Aunque [...] la retórica de la Falange y sus simpatizantes pintaban un cuadro totalmente distinto, el deporte estaba muy abajo en las listas de prioridades del régimen »<sup>99</sup>, reconnaît Duncan Shaw. Mais cela ne l'empêcha pas de faire du football, à l'occasion, un usage aussi grossièrement démagogique qu'éventuellement dangereux pour sa propre personne. En janvier 1946, alors que la plupart de Espagnols continuent de se débattre dans les affres de la famine et que des groupes armés républicains sillonnent encore plusieurs régions, Franco assiste aux côtés de l'ambassadeur d'Argentine<sup>100</sup>, tout récemment accrédité, au dernier match que l'équipe de ce pays, le San Lorenzo de Almagro, débarqué en Espagne dans les bagages d'Evita Perón<sup>101</sup> (en même temps que les premiers milliers de tonnes d'aide alimentaire), dispute au stade Métropolitain<sup>102</sup>. Parmi les milliers de spectateurs à qui le *caudillo* exultant offre ce véritable « jeu de cirque », en attendant la distribution prochaine de pain, se trouvent les membres avérés de l'une de ces bandes armées, aussi étonnamment indétectables que

---

<sup>98</sup> Le président du Real Madrid, Santiago Bernabeu, se vit ainsi refuser par deux fois une demande de crédit pour construire un nouveau stade, dans les années 40.

<sup>99</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 77.

<sup>100</sup> Il s'agit du docteur Radío, arrivé à Madrid, alors que le reste des représentants diplomatiques venait de quitter la capitale.

<sup>101</sup> Elle se rendit en Espagne en octobre 1945, en visite privée.

<sup>102</sup> Stade de l'Atlético de Madrid, club préféré de la classe ouvrière et qui comptait de nombreux républicains parmi ses *supporters*.

passionnés par le match, alors qu'à peine quelques mètres les séparent de leur cible principale.

Moins dangereux pour la personne du chef de l'Etat, moins efficace aussi, le football fut également utilisé, dès la fin des années soixante, pour dissuader les masses prolétaires urbaines de se rendre aux traditionnels rassemblements du 1<sup>er</sup> mai. Le ministre de l'Information et du Tourisme, Manuel Fraga Iribarne, secondé, quelques années plus tard, par le très efficient Directeur Général de la R.T.V.E, Adolfo Suárez, proposaient, tard la veille et pendant cette journée « noire » (ou plutôt « rouge »), la rediffusion des meilleurs matchs de la saison et/ou programmaient à ces dates les rencontres les plus attendues. Cependant, ni ce stratagème, ni l'abondance des matchs transmis par les médias, ni même le fait qu'une grande partie de la presse spécialisée ait appartenu au Mouvement National, n'empêchèrent le mécontentement social de prendre de l'ampleur, ni le nombre de manifestants de se multiplier. Manuel Tuñón de Lara évoque même avec une certaine exaltation la situation dans laquelle se trouvait le pays en juin 1967 : « Más que nunca, un sector vastísimo de clase obrera, de estudiantes e intelectuales no sólo estaba divorciado del régimen sino que había actuado netamente contra él »<sup>103</sup>. Dans ces circonstances, présenter ce loisir comme une véritable « drogue sociale » paraît, par conséquent, quelque peu exagéré, pour ne pas dire caricatural, surtout si l'on tient compte du fait que son administration fut entièrement confiée à un personnel particulièrement incompetent en la matière. Jusqu'en 1955, la direction du principal organisme en charge de ce domaine, la D.N.D, fut une sinécure pour le héros de l'Alcazar de Tolède, et le reste de ses services fut abandonné aux cadres subalternes de la Phalange démobilisés en 1939. La Real Federación Española de Fútbol qui en dépendait directement ne pouvait, par conséquent, que l'égaliser en incompetence et inefficacité. En dépit du fait que cette incurie fût reconnue et même dénoncée comme la cause principale des médiocres résultats affichés par l'équipe nationale<sup>104</sup>, le régime conserva le système en place, se contentant de remplacer les responsables quand la censure n'arrivait plus à contenir l'avalanche de critiques et de propos qui, dans un autre cadre, auraient été même jugés subversifs. Il fallut, toutefois, attendre le début des années 70 pour voir arriver à la tête de cet organisme une personnalité véritablement compétente, Pablo Porta. Le désintérêt du franquisme en la matière ne se limita pas aux simples aspects administratifs. La promotion et la projection internationales du football espagnol furent également

---

<sup>103</sup> Manuel TUÑÓN DE LARA, « El poder y la oposición », in *Historia de España. España bajo la dictadura franquista (1939-1975)*, Barcelona, Labor, 1980, tome X, p. 392.

<sup>104</sup> L'Espagne ne participa pas, par exemple, à la Coupe du monde de 1954 et offrit une piteuse prestation pendant celle de 1962.



négligées et abandonnées aux bons soins des entités privées que sont les clubs, en particulier du Real Madrid<sup>105</sup>. Curieux choix pour un régime qui se voulait avant tout nationaliste, impensable dans l'Italie fasciste ou dans l'Allemagne nazie. L'implication réelle des instances officielles dans ce qui est — quand même — devenu un phénomène de masse, apparaît donc bien faible, surtout si l'on tient compte de la nature et de la propension au totalitarisme de ce type de régime.

Or, l'application d'un contrôle très relatif sur la société civile est justement l'une des spécificités majeures de la dictature franquiste, selon l'analyse fonctionnaliste<sup>106</sup>. Même si, pour ce système interprétatif, le franquisme n'acquiert son originalité qu'à partir de 1945, on peut à cet égard, rétrospectivement, s'étonner du fait que les autorités n'aient pas obligé, juste après la guerre civile, l'Athlétic de Bilbao à bannir le rouge du maillot et de l'emblème du club, alors qu'elles lui ont imposé l'hispanisation de sa dénomination et ont remplacé le rouge par le bleu de la Phalange dans la tenue de l'équipe nationale. Il serait toutefois exagéré de voir dans le football un espace d'indépendance avant la fin des années quarante<sup>107</sup>. C'est à partir d'alors que, par exemple : « Los partidos en Les Corts [...] ofrecían una oportunidad regular tolerada para miles de catalanes de reunirse y hablar en su desalentada lengua materna, cantar canciones tradicionales prohibidas, como « La Santa Espina » y « Els segadors », expresar su frustración política mofándose del Real Madrid»<sup>108</sup>.

Les mêmes scènes se répétèrent dans les stades basques de San Mamés et d'Atocha<sup>109</sup>. Pour Manuel Vázquez Montalbán, cette tolérance fut surtout un moyen pour « que los malos humores periféricos hacia el centralismo se canalizasen por la vía futbolística »<sup>110</sup>. Ce qui n'évita pas à l'équipe phare de la capitale catalane d'être à plusieurs reprises sanctionnée par de fortes amendes et d'être même placée, en 1943, sous la tutelle de l'ex-Délégué à l'Ordre Public pour la province de La Corogne, le colonel José Vendrell. Au lieu d'intimider les *aficionados*, ces mesures, non seulement les confortèrent dans leur attitude, mais eurent, de surcroît, pour effet d'amplifier la nature de leurs manifestations. Dès le début des années 60, on voit apparaître sur les gradins du Nou Camp des *senyeras*. Et, en 1968, les près de 50 000 membres du

---

<sup>105</sup> Il joua même, sous le ministère de Castiella, un véritable rôle diplomatique.

<sup>106</sup> Il s'agit de l'un des critères avancés par Juan José Linz pour différencier le franquisme des autres régimes fascistes.

<sup>107</sup> Même si, dès le mois de décembre 1943, la Direction Générale de la Sûreté de l'État fit paraître dans le quotidien *Marca*, après les incidents à caractère « subversif » qui émaillèrent la demi-finale du Championnat de la Coupe du Généralissime, un avis menaçant d'internement en camp de concentration tout individu se rendant coupable de tels actes, prouvant ainsi qu'à travers le football s'exprimait déjà une forme d'opposition à la dictature.

<sup>108</sup> Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 63.

<sup>109</sup> Ils appartiennent respectivement à l'Athlétic de Bilbao et au Real Sociedad de San Sebastián.

<sup>110</sup> Manuel Vázquez Montalbán, « Montalismo frente a centralismo », *Triunfo*, Madrid, 22-XI-1975.

Barcelona F.C. n'hésitèrent plus à confier la direction de leur club à un président non franquiste (le premier depuis 1939), Narcís de Carreras, qui s'empressa de faire honneur à ses électeurs en déclarant publiquement la signification politique du Barça. Deux ans plus tard, un groupe d'intellectuels, avec à sa tête Manuel Vázquez Montalbán, porta même la provocation jusqu'à fonder la « Peña Gauche Divine ».

Plus tardives et radicales, les manifestations régionalistes dans le football basque permettent de mieux cerner la limite que le régime établit entre revendications politiques intolérables et actes folkloriques acceptables. Apparues à la fin des années 60 dans les stades de Bilbao et de Saint-Sébastien, les *ikurriñas* étaient souvent introduites par des sympathisants de l'E.T.A et leurs ondoiements, sous les gestes vigoureux de leurs porteurs, s'accompagnaient généralement de vociférations contre le pouvoir central et en faveur de la lutte armée. Elles donnaient immanquablement lieu à des interventions de la police, alors que l'apparition plus discrète et pacifique des *senyeras* entraînaient rarement ce type d'actions. De même que la mise en vente de billets libellés en basque et en castillan, par le président de la Real Sociedad, José Luis Orbegozo, en 1972, ne suscita qu'un simple rappel à l'ordre administratif de la part des autorités.

À de rares exceptions près, le football fut globalement considéré par le régime avant tout comme un loisir. L'engouement que les Espagnols lui vouaient ne pouvait représenter une menace politique, dès lors qu'il était également partagé par la plupart des dirigeants eux-mêmes et que, de façon assez incompréhensible, l'opposition, surtout communiste et socialiste, ne fit rien pour tirer profit de ce formidable vivier populaire.

S'il est indéniable que le franquisme a eu une influence sur le développement du football en Espagne, celle-ci s'avère à la fois plus complexe et moins déterminante qu'on ne l'a trop souvent prétendu jusqu'à maintenant. N'oublions pas que c'est sous un régime aussi nationaliste et traditionaliste que la dictature du général Franco que cette activité, importée de l'étranger, en vogue dans tous les autres pays européens (y compris de l'autre côté du rideau de fer), est devenue, non seulement un loisir de masse — et cela, avant même l'essor de la télévision — mais, de surcroît, le premier, en termes quantitatifs, de l'occupation de l'espace et du temps libre, devançant la sacro-sainte corrida. L'ampleur de cette transformation dépasse largement la capacité d'action et les moyens dont disposait le régime pour orienter et contrôler l'évolution de la société. Au niveau de la presse, par exemple, il est aujourd'hui reconnu que les journalistes sportifs jouissaient d'une liberté de ton, et même d'opinion, plus importante

que leurs collègues de la presse généraliste<sup>111</sup>, de telle sorte que, malgré l'interdiction expresse de critiquer ou de censurer « los organismos federales, de carácter nacional o regional, y a la actuación concreta de sus miembros »<sup>112</sup>, en vigueur tout au long du régime, la campagne orchestrée depuis les colonnes du *Marca* et même de *Pueblo* (deux publications du Mouvement National) aboutit au limogeage du président de la D.N.D, Antonio Elola, en 1966. En même temps, les clubs acquièrent, au fil des années, une liberté d'action tout à fait enviable sous une dictature. Tout cela fait apparaître l'existence d'un dynamisme propre au football, fort de l'engouement soutenu de tout un peuple que le franquisme n'encouragea réellement que très indirectement, dans un premier temps, à travers le besoin « d'évasion » que la guerre civile et ses conséquences immédiates suscitèrent au sein des rescapés, malgré l'incurie et l'incompétence dont firent preuve les institutions et les dirigeants responsables de la gestion de cette activité et de tous les loisirs en général. En définitive, l'essor sans précédent que connut le football dans l'Espagne des années 50 et 60 relève moins de la volonté délibérée du régime de contrôler la société que de son incapacité à prendre en charge le temps libre de toute une nation, à supposer que tel fût réellement l'un de ses objectifs.

---

<sup>111</sup> Même si Alex J. Botines affirme le contraire, il reconnaît que parmi les journalistes sportifs, « los hay que son considerados enemigos de este régimen futbolístico simplemente por mostrarse contestarios en ocasiones », citation rapportée par Duncan Shaw, in Duncan SHAW, *Fútbol y franquismo...*, p. 73.

<sup>112</sup> Article 1 de las « Normas para los redactores deportivos », in *Boletín Oficial de la Delegación Nacional de Deportes*, n°1, avril 1943.